

Jacques Ferron ou la mémoire extérieure

Arpád Vigh

Volume 23, numéro 3, hiver 1991

Jacques Ferron : en exotopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500947ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500947ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

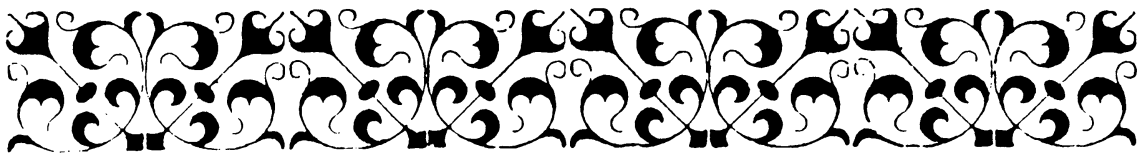
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigh, A. (1991). Jacques Ferron ou la mémoire extérieure. *Études littéraires*, 23(3), 93–101. <https://doi.org/10.7202/500947ar>

Résumé de l'article

L'Amélanchier de Ferron est un monument à la quête d'identité - pas seulement celle du peuple québécois mais, de façon générale, toute identité collective menacée en sa survie même. Les communautés ont besoin de mémoires extérieures, d'objets et de personnes qui les rappellent chaque jour à elles-mêmes et qui les sauvent de l'amnésie des aliénés. Cependant, c'est rarement à la surface qu'on saisit ces identités et les dangers qui les guettent : les véritables mémoires extérieures remontent l'histoire pour en sublimer l'essentiel et déjouer ainsi les tentatives de la civilisation pétrolière, qui tente de liquider doucement cet essentiel en lui substituant de plaisants leurres.



JACQUES FERRON

OU

LA MÉMOIRE EXTÉRIEURE

Arpad Vigh

Avant-propos subjectif

■ Il m'aurait été bien difficile de satisfaire Jean-Marcel Paquette s'il m'avait demandé, pour ce numéro commémoratif, une contribution ne fût-ce que sous forme de simple mise au point sur la réception de Ferron en Hongrie : elle n'existe pas, elle n'est pas concevable, cette réception, puisque les rudiments mêmes de la réputation de cet auteur restent entièrement à faire ici. Le grand et ambitieux *Dictionnaire de la littérature universelle* que l'on publie à Budapest depuis 1970 (il en est actuellement à son dixième volume et à la lettre P) ne comporte pas d'entrée « FERRON » et se contente de noter dans une énumération à l'article « CANADA, littérature de langue française » que « Jacques

Ferron [est] auteur de contes et de nouvelles¹ ». Comme traduction, une seule, celle d'un petit texte posthume, « les Deux Lys », a été publiée jusqu'à maintenant, avec trois autres échantillons de la prose québécoise contemporaine, par nos soins, dans une revue littéraire de province, partant peu fréquentée ici par la gent lettrivore. À ma connaissance — et malheureusement je ne crois pas me tromper — c'est tout. Publications mises à part, faisons tout de même encore état de ces travaux dirigés au sein du Département de français de l'Université de Pécs où les étudiants, lecteurs élus, doivent passer par — au moins — *la Nuit*.

Serait-ce à dire que nous autres, gens d'Europe centre-orientale, nous sentirions peu concernés par le monde de Jacques Ferron?

1 *Világirodalmi lexikon*, Budapest, Akadémiai Kiadó; le volume 3 où aurait pu figurer un article sur Ferron date de 1975.

Ce n'est pas une politesse de circonstance qui m'oblige à répondre à cette question par la négative : de bonnes raisons permettent, en effet, de douter qu'il s'agisse ici d'un désintéret inévitable dû, par exemple, au caractère exclusivement québécois de Ferron, c'est-à-dire à ce que son écriture ne pourrait être vraiment comprise que par les Québécois eux-mêmes, comme semblait le suggérer Gilles Marcotte².

Certes, les livres de Ferron sont bourrés de références au pays, de ces évocations géographiques, historiques, linguistiques, etc. que nous appelons *identisignes*, et de ces évocations relatives aux façons de vivre, comportements ou habitudes que nous appelons *identhèmes* (voir notre ouvrage *L'Identité culturelle dans les littératures de langue française*, p. 34-36) : leur connaissance peut à l'occasion contribuer à l'appréciation juste de certaines intentions particulières de l'auteur. En plus, elles provoquent sans conteste le sentiment, chez le lecteur québécois, de se promener dans cette œuvre

comme en pays connu, saluant ici et là un personnage de [sa] connaissance, retrouvant [ses] vieux rêves, fidèlement reproduits, mais aussi réinterprétés par une fantaisie, une liberté d'allure, un sens du langage qui font également partie de [ses] rêves et de [ses] désirs (Marcotte, p. 257-258).

Et on pourrait encore parler de ces allusions à de simples faits divers ou à des événements

autobiographiques, y compris quelques règlements de compte personnels dont l'intérêt ne dépasse guère les frontières du Québec ou celles de Longueuil.

Néanmoins, j'avoue avoir été frappé de voir dès le début à quel point il est facile, en lisant les œuvres de Ferron, d'y déceler des préoccupations à portée très largement internationale : je pense entre autres à l'identitophagie de l'urbanisation, au rôle de l'agriculturisme dans la sauvegarde et la survie de cultures minoritaires, ou à la production par l'imaginaire de l'identité d'une communauté, autant de thèmes de réflexion et de problèmes actuels ou actualisés de nos régions. Le jour où j'écrivais ces lignes, je lisais dans un quotidien que nous, Hongrois, sommes tous héritiers de saint Étienne, notre premier roi chrétien, fondateur de l'État de Hongrie, qu'il y a donc une continuité dans notre histoire qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas laisser s'effacer si on ne veut pas amputer une partie de notre propre identité³, et je pense à la mémoire extérieure et à sa nécessité impérieuse si éloquemment mise en valeur dans *l'Amélanchier*. D'ailleurs le Québec en général se prête de façon surprenante à des parallélismes avec l'histoire du bassin des Carpathes, et je ne serais pas étonné de trouver chez un auteur hongrois de Transylvanie une phrase comme « Nous sommes venus il y a onze siècles et nous sommes restés »...

2 « C'est encore un *Québec à nous* que celui de Jacques Ferron, et peut-être n'est-il qu'à nous » (Marcotte, p. 257). Ces propos sont la conclusion d'une analyse du *Ciel du Québec*, mais puisque Marcotte les oppose à l'« enthousiasme » de Jean Marcel parlant, lui, de l'œuvre entière de Ferron, il semble les appliquer de même à l'ensemble des écrits de cet auteur.

3 Entretien avec Domokos Kosáry, président de l'Académie hongroise, paru dans le quotidien *Népszabadság* du 18 août 1990. Le 20 août est la fête de saint Étienne qui, longtemps occultée en Hongrie, a été particulièrement solennelle l'année dernière.

Dans ces conditions, relever des significations secondes, plus générales que strictement québécoises ou personnellement ferroniennes n'est qu'une routine exégétique. Que Frank Scott fut un temps doyen de la Faculté de Droit de l'Université McGill, je ne sais trop que faire de cette information, tout en comprenant qu'elle peut par contre intéresser un spécialiste canadien imbu d'histoire littéraire. Un lecteur à sept mille kilomètres à l'est de Montréal verrait plutôt en le Frank de *la Nuit* un représentant du pouvoir méphistophélique de l'autorité majoritaire, désireux d'empocher des âmes et de veiller au maintien du *statu quo*. Lorsqu'on apprend que le signor Petroni de *l'Amélanbier* était en vérité un « "farmer" de métier », domicilié en 1958 au 700, boulevard Marie-Victorin à Ville-Jacques-Cartier (*l'Amélanbier*, p. 167⁴), comme réaction on pourrait objecter que, pour nous, il est plutôt un autre personnage caractéristique qui hantait l'imagination de Ferron, celui du propriétaire, présent déjà dans le « Retour à Val-d'Or », celui du citadin fortuné qui ne se pose pas trop de questions quant à l'état d'âme de ses locataires : plus sensible aux échéances du bail, il préfère voir ses clients aller gagner de l'argent même si c'est du mauvais côté des choses.

Ceci dit, la supposition de Gilles Marcotte n'en reste pas moins valable et bien fondée, à savoir que « presque tous les romans de Jacques Ferron sont, en partie du moins, des romans à

clés » et qu'« il est utile de savoir que l'auteur aime s'amuser avec des clés » (Marcotte, p. 344). J'aimerais y ajouter simplement qu'il peut y avoir plusieurs clés à ces portes, et que l'œuvre de Ferron, comme toute œuvre valable, peut être lue en plusieurs perspectives. En voici une illustration sans beaucoup de prétention.

L'Amélanbier en perspective

L'œuvre de Ferron et *l'Amélanbier* en particulier ont déjà été l'objet de nombreuses études qui ont adopté tour à tour des points de vue historique, sociologique, psychanalytique, sémiologique, etc.⁵, sans pour autant en épuiser les possibilités. Celui que nous avons choisi pour le présent parcours analytique est loin d'être spécialement centre-européen : c'est l'optique identitaire qui figure parmi les préoccupations majeures de la création et de la critique dans les pays où la survie de certaines ethnies ou de certaines cultures est menacée par le rouleau compresseur majoritaire. À cet égard, l'Europe centre-orientale comme le Québec et de façon générale la francophonie des Amériques (les Antilles y comprises) offrent des exemples d'anthologie.

Il se trouve que c'est la même optique que Ferron a voulu principalement adopter lorsqu'il concevait *l'Amélanbier*, puisqu'il dira plus tard dans une entrevue :

4 Nous renvoyons désormais à cet ouvrage par simple mention entre parenthèses de la page.

5 Voir les bibliographies publiées, d'une part par Pierre Cantin dans *Voix et images*, d'autre part en annexe de l'édition citée de *l'Amélanbier*, p. 181-184.

[c'est un] roman sur le drame intellectuel que peut représenter l'enfance et sur l'amnésie que peut occasionner une perte d'identité si elle n'est pas levée par ce que j'appelle une « mémoire extérieure », c'est-à-dire par un alentour qui soit constant, qui rappelle l'enfant à lui-même chaque jour (Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault, p. 398).

Dans l'opposition de base du récit, le bon côté des choses incarné par le bois, le jardin, la maison et la famille de Portanqueu est appelé donc à endiguer cette perte d'identité et à donner chair à cette *mémoire extérieure*, tandis que le mauvais côté des choses, c'est-à-dire la rue, la ville, est stigmatisé comme générateur d'aliénation.

Cette vision dualiste, cette façon quasi manichéenne de traiter le monde est ensuite doublée par l'opposition du réel et de l'imaginaire, et triplée par celle de l'individuel et du collectif. Ferron en tisse une trame assez compliquée qui peut désorienter passablement le lecteur, dans la mesure où cette complexité donne lieu à de multiples possibilités d'interprétation. Cela vient en grande partie de ce que les frontières entre les deux composants de ces oppositions ne sont jamais clairement tracées. Mais tout bon écrivain n'est-il pas aussi un peu un mystificateur qui aime suggérer plus qu'il n'explique? Au niveau de la technique romanesque, et pour sauver la vraisemblance, les cadres du récit ont d'ailleurs été admirablement bien choisis : le fait que la narration soit confiée, du moins dans la première partie, à l'enfant Tinamer, assure un sauf-conduit dans le perpétuel va-et-vient entre une réalité qui reste malgré tout palpable et les « élucubrations laborieuses » de Léon de Portanqueu. Mais parmi toutes les

questions que pourrait susciter pareil état des choses, une seule retient ici pour le moment notre attention : quelle est la part de cette réalité palpable dans la production de la mémoire extérieure? Autrement dit, cette mémoire dont la perte entraînerait automatiquement celle aussi de l'identité (individuelle ou collective) possède-t-elle une existence objective, en partie du moins? Y a-t-il une identité naturelle, ou toute identité est-elle en quelque sorte irrémédiablement artificielle?

La production de l'identité telle que l'envisagent les sociologues (voir Groshens, p. 149) suppose la constitution d'une mémoire sociale faite de traits objectifs (apparence physique, langue, costume, attitudes et comportements) et de traits subjectifs (sentiments, représentation, volonté, imagination spécifiques). Seulement, ce qui fait la spécificité de *l'Amélanchier*, c'est précisément que ces notions d'objectif et de subjectif sont, sinon dépourvues de sens, pour le moins d'une relativité absolue.

Sous cet angle, la phrase-clé du récit, prononcée par Tinamer à propos de son père au début du neuvième chapitre, au seuil de son désenchantement, serait celle-ci : « la vérité n'était plus à la mesure de sa volonté » (p. 103). En effet, Léon n'a-t-il pas déclaré un jour que « Si un père n'est plus capable de présenter le monde à son enfant comme l'expression de sa volonté, c'est bien simple, il ne faut plus faire d'enfants » (*ibid.*)? Il produit donc des « élucubrations » pour doter sa fille « d'un domaine enchanté autrement plus étendu que les vingt arpents de profondeur et les trois de largeur du cadastre » du bon côté des choses (p. 38). Pour ce faire, il n'a pas besoin de fonds, le

monde réel étant plutôt un obstacle à la création d'un *monde surréel*. Ce fonds-là, dans l'esprit de son propriétaire, le signor Petroni, n'est qu'une banale terre qu'il a jadis achetée à un Anglais; dans la mythologie de Léon, c'est un bois enchanté et bavard. Pour Petroni, cet Anglais est identifié tout bêtement à cet Allyre-Alexandre Northrop à qui il avait acheté sa terre en 1913; pour Léon, c'est un ancien lapin, un squatter qui est venu habiter le bois — lequel en gémit toujours (p. 31). Et Petroni de n'y rien comprendre et de prendre Léon pour un sacré farceur (p. 38).

Avant que Tinamer ne le prenne à son tour, au terme de sa première enfance, pour un sacré farceur (p. 122), Léon réussit à maintenir « de peine et de misère » (p. 104) ce domaine mythologique, surtout les samedis et les dimanches : lorsqu'il ne quitte pas la maison pour aller chercher de l'argent du mauvais côté des choses, elle penche toujours du bon côté des choses; ce sont des jours de beurre et de miel. Il les peuple d'objets et de personnes : de sa vétuste robe de chambre, sa relique du massacre de Lachine qui lui venait d'un ancêtre cabaretier; de son télescope pour regarder la lune et y retrouver le pays de sa volonté, le comté de Maskinongé et la mer des Tranquillités; d'arbres en général bien portants et satisfaits de leur sort, s'étant arrangés entre eux pour se partager le terrain à leurs goûts et convenances; d'un Anglais de nation et de profession apparemment non moins satisfait de lui-même, galant et cérémonieux jusqu'au moment où Léon commence à lancer systématiquement des cailloux dans sa direction dès qu'il se montre dans le bois; et d'un ecclé-

siastique de l'ancien temps qui cherche en vain à retrouver dans ce bois du Bas-Canada, depuis plus d'un siècle, une petite fille blonde « récupérée » bien sûr par l'Anglais et transformée en fée — tout comme Monsieur G. Pelletier, le propriétaire dans *Papa Boss*, a été transformé en ange par le Méchant; « quelle antinomie! » (*Papa Boss*, p. 203.)

La description de ces lieux et figurants familiers sera encore complétée, sous prétexte de « formation religieuse », par celle de la genèse du monde des de Portanqueu, étant bien entendu que cette bible elle non plus ne correspondra pas à la bible de tout le monde : la « saga ferronienne » commence au déluge de l'Atlantique, au départ de La Rochelle, et se confond un peu avec l'histoire du peuple québécois.

La mythologie du mauvais côté des choses restera elle aussi intacte puisqu'invérifiable pour toute personne qui n'a jamais franchi le Mur. En attendant que Tinamer ne fasse des découvertes personnelles, l'autre côté restera un labyrinthe peuplé de gens de rapine et de prière sous l'égide de Papa Boss. Certains d'entre eux réussissent tout de même à se faire visibles, profitant de l'absence de Léon :

solliciteurs, rapporteurs, percepteurs, quêteux sophistiqués, espions déguisés en livreurs, en Témoins de Jéhovah, en Mormons [...]. Venaient aussi des agents d'assurance, le poète Pélo de la Christian Science, des frénétiques et des redingotards, des vendeurs d'eau minérale et d'esprit civique, de faux aveugles, des policiers éducateurs, des légionnaires, des bonimenteurs, des bateleurs, des escogriffes, valetaille au service de la corporation, supposément la cité, qui administrait le labyrinthe au profit des créanciers, amerlots comme les missionnaires (p. 45);

tout un monde rabelaisien.

Léon fait donc des efforts jusqu'à la limite du possible pour sauver sa mythologie, « par exemple en tournant sur place dans le bois, les samedis et les dimanches, pour ne pas en atteindre le bout » (p. 104); « il cherchait à replâtrer le bon côté des choses à coup */sic/* de botanique, d'entomologie et d'ornithologie laborieuses. [...] Mais la fissure restait et peu à peu le mauvais côté des choses s'insinuait dans le bon » (p. 105). Et viendra le jour où Tinamer, devant aller à l'école « qui se trouvait, comme bien on pense, du mauvais côté des choses » (p. 113), franchit le rideau de fer, découvre la réalité occultée, « le vaste monde qui règne partout également, sans bon et mauvais côtés » (p. 121) : choc du verbal et du tangible, du rêve et de l'immédiatement saisissable. Qui plus est, coup de grâce, le mauvais côté se révèle être aux yeux de l'innocente le bon côté, aimable par conséquent, y compris les Amerlots; par contre le « supposé bon » s'avère n'être plus grand-chose, dont on voit rapidement le bout et que l'on commence déjà en partie à reboiser « pour parfaire le labyrinthe américain et faire monter vers le Très-Haut, le naseau de Papa Boss, de nouvelles émanations de la civilisation pétrolière » (p. 120).

Quel aveu d'échec, quel suicide moral si le récit se terminait là! Seulement, l'auteur nous réserve encore un chapitre — le onzième —, le plus long du texte, avant de donner une véritable conclusion à toute cette histoire par deux chapitres rapides. Ce chapitre onzième est capital dans la mesure où il est le seul à nous montrer Léon en dehors de chez lui, exerçant son métier de médecin dans un hôpital psychiatrique. Il permet en outre à Tinamer

déjà grande fille de découvrir, une fois de plus grâce à son père, la (une) réalité du mauvais côté des choses un peu différemment que ne la lui faisaient connaître l'école et la rue.

Ce qui frappe d'abord dans ce chapitre, ce n'est pas directement son contenu, l'anti-étatsunisme virulent de Léon au moment de la guerre du Viêt-nam ou la dénonciation sans appel de la « psychiatrie à bibi », au contraire : ce qui frappe, c'est à quel point la réalité immédiate compte peu dans la construction de la mémoire extérieure.

Léon, déçu « du moins transitoirement, en apparence » (p. 125) de sa fille et aussi de sa femme, « deux emmerdeuses » qui ne voient pas au-delà de la surface des choses (p. 123), décide de tourner son attention vers un jeune aveugle. Pour voir vrai, on n'a point besoin de la vue : les yeux (et les sens) dérangent plutôt puisqu'ils se heurtent tout le temps à des choses qui nous environnent et nous cernent. Dans ces conditions, il vaut mieux avoir une « main de clarté qui a un œil à chaque doigt » (p. 128), qui est « frémissante d'intelligence » (p. 127) et qui, lorsqu'elle touche un objet, le transcende automatiquement en une réalité supérieure. Cela n'a rien de physiologique, le jeune Jean-Louis Maurice de *l'Amélanbier* n'est pas le Saunderson de la « Lettre sur les aveugles » qui voyait par la peau : « L'exemple de cet illustre aveugle prouve que le tact peut devenir plus délicat que la vue lorsqu'il est perfectionné par l'exercice », nous assure Diderot qui ajoute tout de même, esquissant par là un pas vers le transcendantal, que « l'illusion [...] doit agir plus fortement dans les aveugles qu'en ceux qui voient » (« Lettre sur les aveu-

gles », p. 837). L'illusion de Jean-Louis Maurice va plus loin que l'aura (sémantique) d'un objet ne le lui permettrait. Guidé par son frère voyant, Léon de Portanqueu, il ne connote pas quand il touche un objet ou quand il entend une voix, mais il dénote — autrement que ceux qui voient : c'est ainsi que les deux clefs fabriquées par Léon « pour le salut du plus faible et la perte des plus forts » lui signifieront tout naturellement celle du Paradis et celle de l'Enfer (p. 138), et c'est ainsi qu'il entendra le chant du loriot comme étant infailliblement celui du Saint-Esprit, la troisième personne de Dieu.

Tinamer finira par comprendre que la mémoire extérieure, fragile et périssable en sa matérialité, nécessaire mais certainement aussi insuffisante pour sauvegarder son identité, ne peut se passer d'une mémoire intérieure. « Tu te fatigues trop à deviner ce qu'il y a derrière toutes les portes qu'ouvrent les clefs du trousseau ordinaire », enseigne Léon à Jean-Louis Maurice (p. 127) : il faut rentrer en soi pour avoir droit aux clefs du transcendantal. Tinamer lance un peu vite les bouledozers en arrière de la maison dans le petit bois enchanté et bavard. Heureusement qu'elle retrouve et continue ce paysage en elle-même : « c'est moi désormais, le paysage, parce que c'est moi, le monde » (p. 145).

L'orientation domocentrique, si merveilleuse soit-elle, ne garantit pas durant le voyage, durant la vie, la pérennité du point de retour, qui reste dans le temps, sujet à transformation, sinon à déplacement, tel notre bois, en arrière de la maison; de plus, se situant au cœur du premier âge, l'amnésie de celui-ci l'obscurcit, le rend aléatoire et variable, sujet à extension, d'une maison devenant comté, d'un comté pays, quitte à se réduire peu à peu, à rien. Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins (p. 148).

La réalité brute et son interprétation transcendante se complètent : cette petite oie de Tinamer ne doit pas se passer de son second être de gentille bécasse du Canada qui part de temps en temps comme une boule stridente, vrombissant dans la lumière, au-dessus des aulnes noirs.

Le naturel et le spirituel se marient dans le cours ordinaire de la vie comme les couleurs de l'arc-en-ciel se fondent dans la limpidité de l'air. Au prisme qui sépare celles-ci correspond le miroir qui démarie ceux-là par une diplopie dont le rôle d'ailleurs est court : elle lance le merveilleux mais ne l'accompagne pas; il continue sur son erre d'élan tandis que peu à peu le spirituel se détache du naturel pour devenir à la fin, dans certaines conditions, autonome (*Papa Boss*, p. 196).

L'amélanchier a-t-il vraiment existé? Oui, en quelque sorte certainement quoique personne, par ailleurs, n'en ait jamais entendu parler. Le Mont-Thabor, l'hôpital psychiatrique existe, par contre, quoique personne n'en ait jamais voulu entendre parler : « le bon et le mauvais côtés des choses sont revenus, d'un partage variable, pour un combat à n'en plus finir, sans trêve et sans merci » (p. 147). Tinamer étudie la psycho-pédagogie pour continuer (« digne fille de celui qui ne fut qu'un geôlier déclamatoire »; *ibid.*) le travail, la vie de celui qui fut — parce que sacré farceur — sa mémoire extérieure : ainsi s'insinue le bon dans le mauvais. Mort, où est ton aiguillon? Enfer, où est ta victoire?

Deux notes subjectives pour conclure

1. L'amnésie du premier âge et la mythologie manichéenne du bon et du mauvais côté

des choses durent parfois beaucoup plus longtemps que cinq ou six ans, et encore bienheureux sont ceux dont la longévité leur permet de quitter un jour l'enclos des aliénés. Comment combattre l'amnésie entre les murs de l'enclos (même quand celui-ci est une cage d'or), et comment se comporter quand enfin on franchit ces murs?

Dans l'enclos, il faut avoir des mémoires extérieures, sinon on devient vraiment fou : il faut des objets, des gestes, des habitudes, des dates parce qu'aliénés sont ceux « qui ont oublié ce qu'ils étaient ». Il faut des reliques, de vieilles robes de chambre pour simplement ne pas être uniformisé comme tout le monde. Il faut des aulnes, des cornouillers, des frênes, des tilleuls et surtout des amélanchiers, sinon on devient tous des chênes destinés à être transformés en une forêt de mâts pour la marine de Sa Majesté. Et il est utile de savoir qu'en 1662, Jean Gélinau, âgé de seize ans, parut comme témoin dans un procès aux Trois-Rivières (ainsi, du moins, on ne s'étonne pas en plus que la mère de Tinamer apparaisse sous les plumes d'une gélinotte dans la fameuse scène du rêve du cinquième chapitre).

Cependant, il y a encore un facteur important, non négligeable dans le processus de, non plus tellement la sauvegarde, mais l'affirmation de l'identité communautaire : c'est que cette identité se forge dans des actions communautaires. Qu'elle ne soit pas (de toute façon elle n'est pas) donnée une fois pour toutes, mais qu'elle évolue en fonction des tâches à accomplir. Il faut avoir des mémoires, des boussoles aussi (l'Anglais de notre histoire consultait la sienne sans arrêt), mais il faut encore savoir réagir

aux défis du moment. Le politologue István Bibó admirait les nations anglaise et française parce qu'

elles ont élaboré chacune leurs traits caractéristiques en s'engageant, à un moment historique, dans de grandes entreprises communautaires qui les obligeaient, dans une certaine mesure, à rompre avec leur orientation précédente.

Et trouvait absurde (c'était en 1948, mais la date importe peu ici) que la Hongrie juge inapplicable telle ou telle solution politique ou autre parce que cette dernière serait « incompatible avec l'âme hongroise » (*Misère des petits États de l'Europe de l'Est*, p. 440-441).

2. En cette partie du monde où nous vivons, on nous a répété pendant longtemps qu'ici c'était le Paradis relancé sur terre, et que de l'autre côté des choses — à l'Est ou à l'Ouest, selon la conjoncture —, c'était bien sûr l'Enfer. En même temps, partant de cet autre côté des choses, des voix de sirène essayaient de nous persuader du contraire. La fin de ce conte n'alla pas toujours sans causer un certain désarroi dans l'esprit de ceux pour qui le Mur devenait tout d'un coup perméable. Il faut convenir qu'il n'est pas agréable de se réveiller d'un rêve que l'on croit avoir réellement vécu, et de constater que le bon et le mauvais règnent partout, « d'un partage variable, pour un combat à n'en plus finir ». Se résigner à ce combat quotidien est aussi nécessaire à un peuple pour sa survie physique que de se munir de mémoires extérieures pour la survie de son âme. À ces deux conditions-là, « le monde peut être encore sauvé », comme cela se lit dans *notre* Ferron.

Références

- BIBÓ, István, *Misère des petits États de l'Europe de l'Est*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1986.
- CANTIN, Pierre, « Bibliographie sélective de Jacques Ferron », dans *Voix et images*, VIII, 3 (1983), p. 464-473.
- DIDEROT, Denis, « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1951, p. 811-872.
- FERRON, Jacques, *Papa Boss*, dans *les Confitures de coings et autres textes*, Montréal, Montréal, Parti pris (Projections libérantes, n° 3), 1977.
- — — —, *l'Amélanbier*, Pierre Cantin, Marie Ferron, Paul Lewis éd., Montréal, VLB éditeur (Courant), 1986.
- GROSHENS, Marie-Claude, *Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Éditions Privat, 1983.
- MARCOTTE, Gilles, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone (Essais littéraires), 1989.
- PELLETIER, Jacques et Pierre L'HÉRAULT, « l'Écrivain est un cénobite. Entrevue avec Jacques Ferron », dans *Voix et images*, VIII, 3 (1983), p. 397-405.
- VIGH, Arpad, *l'Identité culturelle dans les littératures de langue française*, Paris, ACCT / Pécs, Presses de l'Université de Pécs, 1989.